

Compte rendu

Ouvrage recensé :

GOUSSE, SUZANNE. *Les Couturières de Montréal au XVIII^e siècle*. Québec, Septentrion, « Les Cahiers du Septentrion », 2013, 275 p. ISBN 978-2-89448-747-1

par Diane Joly

Rabaska : revue d'ethnologie de l'Amérique française, vol. 12, 2014, p. 271-272.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1026812ar>

DOI: 10.7202/1026812ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

que l'ouvrage incitera de nouveaux chercheurs à investiguer davantage la question.

PASCAL HUOT

Ethnologue et photojournaliste, Québec

GOUSSE, SUZANNE. *Les Couturières de Montréal au XVIII^e siècle*. Québec, Septentrion, « Les Cahiers du Septentrion », 2013, 275 p. ISBN 978-2-89448-747-1.

Les Couturières de Montréal au XVIII^e siècle est le fruit d'un mémoire de maîtrise par une chercheuse formée en design de mode et en haute couture. Le sujet s'inscrit en continuité avec l'intérêt de Suzanne Gousse pour l'histoire de sa profession et à la suite d'un engagement bénévole où elle incarnait une couturière lors du marché public d'antan qui se tient annuellement au musée Pointe-à-Callière. L'intérêt du public et l'absence d'information, même de mention, dans la littérature existante l'amènent à entreprendre une recherche sur ces femmes.

Toutefois, la tâche s'avère plus difficile qu'anticipée. D'entrée de jeu, l'auteur précise qu'il ne subsiste aucun journal personnel ni cahier de comptes de couturières. Sa recherche repose sur le livre de comptes d'un tailleur montréalais jumelé à des archives civiles, judiciaires et notariales. L'absence de sources de premier niveau l'empêche d'offrir une étude sur la vie des couturières. Par ailleurs, l'abondance de documents secondaires lui permet de tracer une description factuelle de ces artisanes du passé. L'ouvrage se divise en trois chapitres autonomes qui forment un tout illustrant l'environnement des couturières. Le premier chapitre présente les jalons menant au métier, leur éducation, la formation reçue et le milieu professionnel. Dans le deuxième, Gousse aborde l'environnement social, les groupes d'appartenance, les relations et les statuts. Enfin, le troisième chapitre s'intéresse à leur mode de vie, dont le couple, la famille, les droits et l'espérance de vie. La recherche s'inscrit dans le domaine de l'histoire des femmes.

Au XVIII^e siècle, ce sont des demoiselles qui cousent. Il s'agit de jeunes filles nobles, de femmes mariées de la petite noblesse et de femmes de la bourgeoisie. Les jeunes filles qui fréquentent le couvent apprennent à coudre. Cet apprentissage général leur permet de subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. La majorité est aussi capable de coudre le linge de corps se composant de rectangles ajustés l'un sur l'autre. Cependant, la coupe des habits exige de savoir prendre des mesures. Des couturières apprennent cette technique auprès d'un professionnel, homme ou femme, qui maîtrise cet art.

Vers l'âge de 15 ans, celles qui veulent poursuivre leur formation font leur apprentissage chez un tailleur pour hommes. Cet enseignement se poursuit en moyenne plus de deux ans. Le maître s'engage à enseigner sans frais le métier. Les apprenties sont logées, nourries, habillées et blanchies. Pour rembourser les frais de leur formation, elles travaillent dans l'atelier sans être rémunérées ou pour une somme dérisoire. Plusieurs avaient des tâches connexes comme faire le ménage.

De nombreuses couturières se spécialisent. Ainsi, certaines n'assemblent que des chemises, des manches et des mitasses. D'autres, avec une formation plus vaste, produisent des vestes et des capots. Les expertes coupent et assemblent les vêtements complexes. Ces dernières agissent parfois comme expertes afin d'évaluer la garde-robe de dames lors d'un inventaire après décès.

Au XVIII^e siècle, les couturières se fondent dans le groupe des artisans et des commerçants citadins dont elles et leurs époux sont également issus. La majorité est mariée, mère de plusieurs enfants et elle survit à son mari. Les couturières travaillent surtout dans le cadre familial et leurs clients proviennent de l'extérieur et de tous les horizons. Quelques femmes ont accès au marché amérindien.

Devant la loi, elles sont assez autonomes et se représentent elles-mêmes. Pour les cas de séparation de biens, elles gèrent seule leur patrimoine immobilier, signent des baux et des obligations. Elles sont parfois chargées de pouvoir par d'autres que leur mari. De même, elles émettent des procurations à d'autres que leurs conjoints.

L'auteur bonifie sa recherche avec une annexe où elle présente des informations de base pour une soixantaine de couturières, notamment la durée de vie, le nom du mari, le statut social, les études et les liens avec d'autres couturières. L'ouvrage est agrémenté de quelques illustrations de vêtement et de patrons de l'époque qui montrent les défis professionnels auxquels sont confrontées ces femmes. L'écriture est fluide, le style alerte. De plus, Gousse partage avec les lecteurs ses réflexions et sa démarche. Enfin, elle offre des descriptions minutieuses de travaux de couture qui permettent une compréhension concrète de l'environnement des couturières montréalaises au XVIII^e siècle. Malgré les lacunes découlant de l'absence de sources directes, il s'agit d'une recherche originale, même un incontournable dans l'historiographie des artisanes d'autrefois et d'une contribution importante à l'histoire des femmes au Québec.

DIANE JOLY

Société québécoise d'ethnologie